

Nous ne voyons pas...

... le monde changer : le « syndrome des références glissantes » masque la dégradation de notre environnement. Aurons-nous le destin des malheureux insulaires de l'île de Pâques ?



L'un des principaux ayatollahs des États-Unis, le révérend Jerry Falwell, déclare ne pas croire au réchauffement climatique, car, dit-il, « Dieu ne le permettrait pas ». En Europe, on s'en remet plutôt à la raison : quand nous serons vraiment au seuil de changements irréversibles, nous prendrons d'urgence les mesures nécessaires. Le problème, c'est que nous n'aurons jamais le sentiment de franchir un seuil : la situation basculera sans que nous y prêtions attention par le « syndrome des références glissantes », identifié par Daniel Pauly, dans un article célèbre de 1995.

D. Pauly explique : « Chaque génération de chercheur prend comme référence les stocks et les espèces tels qu'ils existaient au début de leur carrière et évaluent les changements d'après eux. Quand la génération suivante prend la relève, les stocks ont poursuivi leur déclin, mais c'est le nouveau niveau qui sert de référence. Le résultat est une acceptation graduelle de l'extinction progressive des espèces, et des références inadéquates pour évaluer les pertes dues à la surexploitation ou pour fixer des objectifs aux mesures de reconstitution ».

Les espèces se raréfient progressivement, nous nous habituons à leur absence, puis elles disparaissent sans que personne ne s'en aperçoive. Ainsi le dauphin commun, le plus emblématique des mammifères marins. Comme son nom l'indique, il fut commun et nul ne naviguait sans être escorté par ces joyeux compagnons. De nos jours on peut traverser la Méditerranée sans en voir un seul car leur nourriture disparaît : les poissons plus petits sont pêchés pour la consommation humaine. Des chercheurs italiens ont photographié des dauphins efflanqués, les côtes saillantes comme des chiens errants, et les survivants consacrent 80 % de leur temps à se nourrir au lieu de 40 % autrefois. Comme on ne le voit plus, il ne manque à personne sauf à ceux qui naviguaient en Méditerranée voici vingt ans, et il disparaîtra avec elles, sans faire de bruit.

Rappelons-nous l'île de Pâques. Quand les Européens ont débarqué en 1722, il n'y avait plus un seul arbre sur l'île, mais qu'il y avait encore des objets en bois, ce qui témoignait qu'elle avait autrefois été boisée. Des analyses de pollens, conservés dans les marais, ont confirmé la présence d'une vingtaine d'espèces d'arbres, certains très grands. Il y avait de quoi se nourrir, se couvrir, tisser des cordes et

des vêtements, construire des bateaux, des maisons, et des outils : les premiers arrivants ont dû vivre une ère de cocagne. Avec les arbres ont disparu les bateaux et donc la possibilité de pêcher et de communiquer avec d'autres populations. Qui a pu prendre la responsabilité d'une telle catastrophe ? Qui a osé couper le dernier arbre ?

Personne. La forêt a été grignotée, puis exploitée. Quand les plus grands arbres ont été abattus, on en a replanté, mais on n'a pas attendu qu'ils atteignent trente mètres pour les abattre. En quelques générations, la norme est passée à vingt mètres, puis dix, et le souvenir de la forêt primitive a disparu. Les champs se sont étendus, la population a cru, on a de moins en moins compté sur les fruits pour se nourrir. À mesure que les arbres disparaissaient, ils devenaient moins utiles : quand le dernier a été coupé, ce n'était pas un géant abattu par une équipe de bûcherons, mais une brindille fauchée par un paysan qui nettoyait son champ.

Nous vivons dans un milieu façonné par l'homme depuis plus de dix mille ans, et nous n'avons aucune idée des possibilités réelles de la biosphère. Il suffit de remonter quelques générations pour rencontrer un monde déjà très différent de celui auquel nous sommes habitués. La taille moyenne des morues pêchées il y a cent ans dépassait le mètre, et il n'y en a guère aujourd'hui qui fassent plus d'un pied. Il y a deux siècles, la biomasse dans l'Atlantique Nord-Ouest était dix fois ce qu'elle est aujourd'hui, mais c'est le niveau d'aujourd'hui qui sert de référence dans les négociations internationales, alors qu'il n'est pas sûr qu'il permette aux populations existantes de se maintenir ! Nous sommes dans la situation de l'île de Pâques : le glissement des références nous entraîne vers des océans vides de poissons, peuplés de bactéries et de méduses.

La leçon est transposable dans nos sociétés. Je me souviens d'un temps où l'on parlait à des personnes et non à des répondeurs, et où le plombier n'était pas une espèce protégée. C'était bien agréable, efficace même, et cela devrait intervenir dans la comparaison des niveaux de vie ; ceux qui construisent les indices n'en tiennent pas compte. Peut-être les générations futures trouveront-elles normal qu'on vous photographie et qu'on prenne vos empreintes digitales quand vous passez une frontière, mais pour nous qui avons connu autre chose, c'est un pas de plus vers un état totalitaire et policier à l'échelle du monde.